

Enquête 3 : vivre dans une société juste, un rêve illusoire ?

COURS n°5 : le travail humain, liberté et asservissement

*Malgré les passions insociables qui habitent le cœur de l'homme, nous sommes voués à vivre ensemble. Cette vie commune prend la forme de la **coopération** et de l'**échange**. À partir du moment où l'être humain devient un animal qui travaille, cette coopération et ces échanges vont prendre une forme nouvelle qui engage profondément le devenir des sociétés humaines, car elle va se développer sur une base profondément injuste : **l'exploitation de l'homme par l'homme**.*

I./ en travaillant l'homme transforme la nature et se transforme lui-même

A) l'être humain est un animal fabricant

1) TEXTE le mythe de Prométhée (PLATON) :

Voir le texte : [Platon - mythe de Prométhée](#)

Résumé : lorsque le Titan Epiméthée répartit les qualités que les Dieux ont créées pour les animaux, il oublie l'homme. Au jour fixé par les Dieux pour la naissance des animaux, l'homme est donc encore nu et dépourvu. La seule solution que trouve Prométhée pour sauver l'homme d'une extermination certaine, c'est de monter dans l'Olympe pour voler des qualités aux Dieux. Il parvient à voler la maîtrise du feu et la capacité de fabriquer des outils à Athéna et Héphaïstos. Mais il n'arrive pas à voler à Zeus l'intelligence politique.

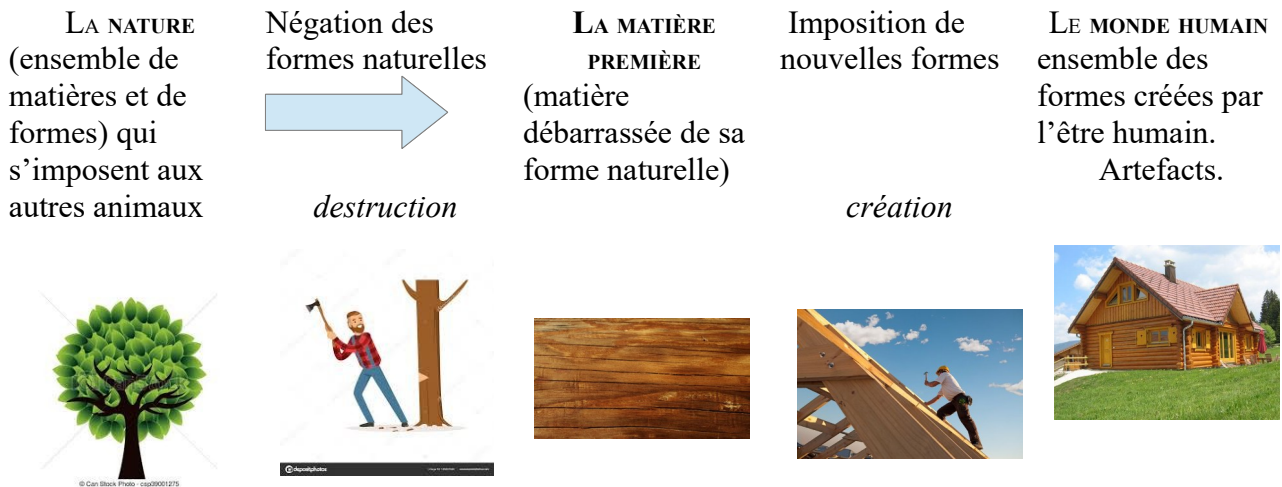
Ce mythe rend compte de la différence entre le corps animal et le corps humain. On y retrouve l'idée que l'animal a un corps adapté à la nature, à son milieu naturel, alors que le corps humain est dépourvu de telles adaptations. La puissance de l'homme n'est donc pas biologique, mais spirituelle : l'homme est doué d'un esprit qui lui permet d'inventer et de fabriquer ce dont il a besoin. Le corps humain est rendu puissant par les outils qui le prolongent.

Lire le texte : [Marx - l'abeille et l'architecte](#)

La puissance du travail humain est tout à fait hors norme dans la nature. L'abeille construit sa ruche, la fourmi sa fourmilière, le castor son barrage, mais leur capacité de transformer la nature trouve très vite sa **limitation**. Les fourmis, abeilles, castors, continuent imperturbablement, années après années, siècle après siècle, millénaire après millénaire, de vivre comme ils vivent. L'être humain est profondément différent dans la mesure où, parce qu'il est doué de **conscience symbolique**, il devient capable de transmettre à sa descendance ce qu'il a acquis. Ainsi chez nous le processus d'apprentissage est **cumulatif**. De génération en génération, l'humain perfectionne ses connaissances et ses techniques. Ses capacités de transformer la nature évoluent vers une puissance de plus en plus grande. Le **mythe de Protagoras** nous invite à prendre conscience de la spécificité de notre nature par rapport à celle des autres animaux. Dans ce mythe, si l'homme est fabricant, c'est parce que Prométhée a volé pour lui, dans l'Olympe, un pouvoir divin : le pouvoir d'Héphaïstos, le pouvoir de la forge, le pouvoir du feu transformateur grâce auquel l'homme prolonge son corps par des outils qu'il perfectionne sans cesse. D'un point de vue strictement naturel, notre corps est étrange : il semble **nu**, sans crocs, sans griffes, sans fourrures. Et pourtant nous vivons, et nous reproduisons. Et pourtant nous sommes devenus l'espèce la plus puissante de notre planète. Tout cela nous le devons en fait à l'association du cerveau doué de conscience symbolique, et de nos mains aux pouces opposables, association qui a fait de nous des inventeurs, fabricateurs et utilisateurs d'outils.

2- définition du travail et de la technique

Que fait l'être humain au travail : schéma



On le voit la **technique** est **production**, destruction créatrice. La création du monde humain suppose la négation des formes matérielles, qui ne sont plus envisagées comme des choses mais comme des **ressources** dont nous pouvons disposer à notre guise. Nous ne sommes pas les seuls animaux techniciens, mais, comme l'explique Karl Marx, notre force est que nous sommes inventeurs et créateurs. On retrouve ici l'idée de perfectibilité de l'être humain.

Dès lors le **travail** définit l'activité humaine de production des biens et des services utiles à la perpétuation d'une société.

- 1- Travailler c'est avant tout se dépenser pour assurer non seulement la survie, mais l'épanouissement de la vie humaine. Cette activité suppose un effort, une dépense d'énergie.
- 2- Elle suppose aussi, contrairement au travail animal, une planification consciente, un projet.
- 3- cet effort et ce projet vont s'appliquer à la nature, pour la transformer, et ainsi obtenir d'elle ce qu'elle ne nous aurait pas donné sans nos efforts.
- 4- mais la finalité, le but de tout ce processus, c'est de servir l'épanouissement humain.

Quant à la **technique**, et bien « *l'intention technique apparaît comme cherchant une prise de plus en plus efficace sur le milieu extérieur* ». Leroy Gourhan. La technique définit l'ensemble des procédés dont la mise en œuvre est utile à la vie. Le mot central ici, c'est donc **l'utilité**. L'être humain a des besoins, et l'activité technique vise avant tout à satisfaire besoins et désirs. La technique fournit donc des **moyens** en vue d'un but, d'une **fin**.

Par procédé on entend à la fois

- les gestes que l'être humain apprend à développer
- les outils que l'être humain apprend à fabriquer.

Les deux vont souvent ensemble. Par la technique l'être humain devient capable de transformer la nature autour de lui parce qu'il poursuit une **fin** : construire le **monde humain**.

Voyons, dès lors, en détail le processus de la fabrication technique : nous comprendrons pourquoi, dans le mythe de Prométhée, c'est la forge d'Héphaïstos qui symbolise le processus de fabrication technique.

B) la critique aristotélicienne du travail : poïesis et praxis

Lire le texte : [Aristote - l'esclave par nature](#)

1- définitions

Et cependant, pour **Aristote**, nous sommes confrontés à l'idée que le travail est un abaissement de l'homme. C'est en fait que pour l'Antiquité Grecque il y a deux grandes façons d'agir pour l'être humain : l'un avilissant, la **poiesis** (qui correspond au travail productif) et l'autre qui, au contraire, élève l'homme et lui permet de se réaliser : la **praxis**. Il est essentiel que vous compreniez parfaitement le sens de ces deux termes. Pour cela il faut savoir que pour les Grecs la nature humaine est double: un corps, matériel ; et une âme, qui n'est pas matérielle.

1. La **poiesis** renvoie à toutes les activités de production matérielle: l'agriculture, l'artisanat, dans lesquels l'homme est tourné vers la matière, et la rend consommable ou utilisable par l'homme. Travail cyclique, tourné vers la nature, la poiesis est donc en fait le **travail productif**.
2. La **praxis** renvoie elle non pas à la production, mais à l'action. Ici l'homme n'est pas tourné vers la nature, mais vers lui-même. La praxis, c'est donc en fait l'effort par lequel l'homme devient **vertueux**, et atteint ainsi l'**excellence** – excellence et vertu renvoient au même mot grec : **arété**. Les deux grandes voies de la praxis sont la recherche de la sagesse, du savoir d'une part, et de l'action politique d'autre part. Donc cette distinction renvoie aussi à un jugement de valeur: la poiesis est inférieure à la praxis, car dans la première l'homme n'est pas tourné vers lui-même, mais vers la nature.

2- la seule vie pleinement humaine est celle du maître

Ainsi lorsqu'on parle de la « démocratie athénienne » de l'Antiquité, il faut prendre conscience qu'il ne s'agit pas du tout d'une Cité dans laquelle tous les hommes sont libres. Les citoyens athéniens sont libres. Ils participent à la vie politique en discutant sur l'agora des grandes décisions à prendre (praxis). Mais en dessous d'eux, des milliers d'esclaves travaillent tous les jours à produire (poiesis).

Dans la poiesis, ou travail productif, l'homme n'est, pour les Grecs, pas si loin de la fourmi. Car la poiesis elle aussi existe dans la nature. Regardez une fourmilière fonctionner: là pas question, comme chez les singes ou les lions, de se dorer la pilule au soleil. Non, l'activité est continue – même la nuit – et lorsque les hommes ont donné leur nom à ces petits animaux, c'est par leur fonction au travail qu'ils les ont caractérisés: « ouvrière », « soldat ». Mais cette activité, en plus d'être continue, est répétitive, besogneuse. Elle est tout entière tournée vers la nécessité de survivre, de répondre aux pulsions vitales. Et il en va de même chez les hommes. C'est pourquoi l'activité productive est donc vue par les Grecs comme une activité inférieure, d'où la nécessité de faire des esclaves, afin qu'ils se chargent de la poiesis, avilissante, pendant que les maîtres pourront se consacrer à la praxis, à l'activité, à devenir pleinement humains.

L'Antiquité Grecque, quoique de façon différente, avait elle aussi conscience du caractère difficile, usant, laborieux, du travail productif. C'est justement une des raisons pour lesquelles on faisait la guerre : afin de faire des esclaves, qui ensuite, pourraient servir au même titre que les animaux domestiques. Par exemple, à la fin de la guerre de Troie, dans l'Iliade d'Homère, tous les hommes valides sont exécutés, mais toutes les femmes, tous les enfants et les adolescents sont emportés par les Grecs, pour servir d'esclaves.

Mais pour Aristote, si l'esclavage est nécessaire, ce n'est pas pour permettre une vie de plaisirs. Le maître, pour Aristote, ce n'est pas un homme oisif, qui jouit simplement du confort de la vie. Ce type de personnage existe, bien sur, mais il est au contraire fortement critiqué par le philosophe : « beaucoup de ceux qui appartiennent à la classe dirigeante ont les mêmes goûts qu'un Sardanapale ». (Sardanapale était un tyran célèbre pour son goût du plaisir, son attrait pour le vice. Voyez le tableau d'Eugène Delacroix : [la mort de Sardanapale](#).)

Le maître véritable, c'est celui qui essaye de développer en lui et dans sa progéniture la vertu, l'excellence, la forme la plus achevée de l'être humain. Autrement dit, la praxis, ce n'est pas du tout la simple jouissance. La vie réussie, pour Aristote, doit être tournée vers la praxis, c'est-à-dire que je dois m'efforcer de développer en moi les qualités les plus excellentes que puisse développer un être humain, les **vertus**. Donc la vie du maître est aussi une vie de travail. Mais il ne s'agit pas du travail productif, il s'agit d'un effort **tourné vers soi**. Il s'agit de **se cultiver soi-même**,

et non pas de cultiver la terre du domaine. Rappelons-le, les deux grandes voies de la praxis, ce sont **la sagesse** et **l'action politique**. Donc pour Aristote, **l'éducation** a une valeur essentielle. Il est essentiel que les enfants des maîtres soient instruits. Pour eux, **l'école** (et vous aurez la surprise d'apprendre que « école » vient en fait du grec « **scholè** », qui veut dire... loisir!), c'est la meilleure occupation que l'on puisse donner au temps libre de l'enfant, le plus grand loisir.

3- valeur et fonction de l'esclave

Et c'est justement pour cela que les esclaves sont nécessaires. Le maître a besoin d'esclaves afin que ceux-ci lui fournissent non pas des plaisirs raffinés, mais ce qu'Aristote appelle « les commodités de la vie ». Les esclaves produisent, et cette production permet aux hommes libres d'accomplir leur nature, leur vertu.

Il est donc essentiel, pour Aristote, qu'il y ait des maîtres, et des esclaves, car c'est à cette seule condition que l'Humanité peut s'épanouir. Mais il est aussi évident, toujours pour Aristote, que ces esclaves sont inférieurs aux maîtres. Non pas d'abord du fait de leur nature, mais du fait qu'ils ont grandi en étant consacrés au travail productif, et n'ont donc pas eu le privilège de recevoir une éducation propre à les former.

REMARQUE : Pour un bon exemple de la relation maître et esclave dans l'Antiquité, voyez le rapport entre Ulysse et Eumée (l'esclave qui garde ses porcs) dans l'Odyssée. On y voit apparaître la très nette supériorité du maître sur son esclave, et on voit aussi que les premières vertus de l'esclave sont la fidélité, l'obéissance.

Bien sur, nous avons tendance, aujourd'hui, à trouver abominable une théorie qui justifie l'esclavage. Nous avons d'ailleurs, ici, à la Réunion, vécu l'horreur de l'esclavage. Et beaucoup d'entre nous avons dans nos familles des ancêtres qui ont pratiqué ou subi l'esclavage. En ce sens il est bien normal que nous éprouvions une profonde répugnance face à la vision sociale d'Aristote.

Mais je vous propose de vous confronter à quelques questions très embarrassantes qu'Aristote pourrait vous poser :

1./ Est-il faux d'affirmer que dans une société humaine certains sont faits pour commander, impulser, diriger, et d'autres pour appliquer, exécuter ? N'y a-t-il pas sur les chantiers, dans les entreprises, des inférieurs et des supérieurs. Ne dit-on pas de son chef, dans une entreprise ou une administration, qu'il est « notre supérieur hiérarchique » ?

2./ Vous qui êtes contre l'esclavage, savez-vous comment et par qui sont fabriqués la nourriture, les vêtements, les outils dont chaque jour vous avez l'usage ?

3./ Vous qui bénéficiez de l'eau courante, de l'électricité, du gaz et du pétrole, qui remplacent les forces que fournissait auparavant l'esclave, lorsqu'il fallait aller chercher le bois, et l'eau, laver le linge, cultiver les aliments... pouvez vous imaginer vivre ne serait-ce qu'un seul mois sans toutes ces commodités qui n'existaient pas à l'époque d'Aristote ?

4./ En un mot, si vous aviez vécu à l'époque d'Aristote, si vous aviez été l'enfant d'un maître, auriez-vous renoncé à tous vos esclaves ? Et quelle aurait alors été votre vie ?

C) le progrès technique

1- nous sommes plus homo faber qu'homo sapiens (Bergson)

Lire le texte : [Bergson - Homo sapiens ou homo faber](#)

Notre espèce s'est nommée elle-même « homo sapiens ». « Sapiens » signifie « sage ». Mais sommes nous vraiment si sages que cela ? Aristote affirme effectivement que les hommes les meilleurs sont capables de se gouverner eux-mêmes, mais que nous dit l'histoire sur ce point ? Notre violence, nos guerres, notre cupidité prouverait plutôt le contraire. Ce qui distingue vraiment l'être humain c'est son « **intelligence tournée vers la matière** ». Ce qui nous différencie tant des autres animaux c'est avant tout notre capacité à changer notre milieu naturel, à fabriquer notre propre **monde**.

Nous sommes donc très fort pour créer des procédés et des dispositifs techniques, en un mot, des **moyens = homo faber**.

Mais nous sommes beaucoup moins avancés à propos des **fins ≠ homo sapiens**. On peut donc tout à fait remettre en cause l'idée d'Aristote selon laquelle la **poiesis** est une activité inférieure. En réalité, s'il est un domaine dans lequel l'homme n'a cessé d'approfondir sa maîtrise et ses connaissances, c'est le travail productif et ses techniques.

2- grâce à la technique nous devenons comme maîtres et possesseurs de la nature (Descartes)

En se confrontant à la nature, l'être humain apprend à en comprendre le fonctionnement. Il devient ainsi capable d'une plus grande maîtrise. Voyons en détail à quel point la technique a changé notre rapport au monde.

Si on regarde dans le passé, 3 grands fléaux affligeaient en permanence l'humanité : les épidémies, la famine, et la mortalité infantile

1. les **épidémies** : la nature est composée de bactéries et de virus qui sont nos prédateurs. Avec l'âge agricole, les êtres humains se sont concentrés dans les villes. Là les épidémies faisaient des ravages. Il n'était pas rare qu'en quelques semaines une épidémie de peste ou de variole décime un quart, un tiers, parfois plus de la moitié de la population. Comparez avec l'épidémie actuelle, qui, en tuant quelques dizaines de milliers de personnes, n'a rien de comparable avec ce qu'ont connu les humains au cours de leur histoire.
2. la **famine** : depuis 10 000 ans, la nutrition des hommes repose sur l'agriculture. Une mauvaise récolte pouvait donc entraîner des famines catastrophiques, et, là encore, la mort d'une part importante de la population. Encore aujourd'hui, et c'est un chiffre terrible, 30 000 personnes meurent de faim chaque jour, mais ce n'est pas dû à l'absence de nourriture. L'humanité a la capacité de produire toute la nourriture dont elle a besoin. Ces 30 000 personnes mourant de faim chaque jour meurent pour des raisons politiques, pas pour des raisons d'incapacités à produire la nourriture.
3. la **mortalité infantile** : une des raisons pour lesquelles nos ancêtres faisaient beaucoup d'enfant est que le nombre d'enfants mourant en bas âge était très élevé.

Grâce au progrès technique, ces 3 fléaux ont reculé, et sont, tous les 3 devenus maîtrisables. Il y a encore, malheureusement, des épidémies, famines, et de la mortalité infantile, mais ce n'est plus parce que nous ne pouvons pas lutter contre ces fléaux. C'est désormais à cause de choix humains. Nous sommes devenus responsables de ces fléaux car nos progrès techniques nous ont donné le moyen de lutter contre eux.

3- de l'outil à la machine

Le premier progrès de la technique, c'est **l'outil**. Alors que l'animal est **immédiatement** adapté à la nature, être capable de fabriquer des outils, c'est être capable de construire des **médiations** qui nous relient à la nature.

Au fur et à mesure qu'il progresse, l'être humain est capable d'une extériorisation sans cesse croissante de ses outils. Il parvient à une nouvelle étape de développement lorsqu'il fabrique des **machines**. Le propre de la machine est qu'elle fonctionne seule. Elle exécute une tâche planifiée par l'homme, mais en générant elle-même son mouvement, grâce à un moteur. C'est un progrès car cela libère l'homme de l'effort.

4 – ambiguïtés du progrès technique : la question écologique

Qu'est-ce que la nature ? jusqu'à l'avènement des techno-science, la nature est vue comme un **cosmos**, un tout organisé dans lequel l'homme doit simplement trouver sa place et s'insérer. Il y a une logique des fins (volonté divine, équilibre des esprits) dans laquelle l'activité humaine vient simplement s'insérer. La technique n'est donc rien de plus que la façon propre à l'homme de s'insérer dans ce cosmos qui lui préexiste.

Or, avec l'avènement des technosciences, l'être humain perd ce sens du cosmos. Notre

univers n'est plus qu'un univers infini, gouverné par des lois nécessaires et immuables, sans finalité particulière. Le processus de fabrication technique aborde la nature comme un **stock de ressources exploitables**. Avec le développement de la technologie et de l'ingénierie, l'être humain a perdu le sens du respect de la nature comme **cosmos**, pour ne plus la voir que comme « fonds », **stock** d'énergie qui peut être convoquée et utilisée de façon totalement et parfaitement calculée. La nature est sommée de réponse à cet appel qui la rend saisissable par le calcul et réduite à lui. **HEIDEGGER** appelle cette logique l'**arraisonnement de la nature**.

2 problèmes :

- le stock de ces ressources n'est pas infini = le caractère **non renouvelable** du développement humaine, et donc **non durable**.
- la nature ne nous fournit pas que des ressources : la notion de **écosystème**. La différence entre ensemble et système. Exemple : le cycle du carbone, le cycle de l'eau, la pollinisation

Face à ce problème, ce n'est pas la technique qui est en cause, mais notre incapacité à fonctionner en véritable

Conclusion : travail et liberté

c'est par le travail que l'homme développe sa **perfectibilité**, qu'il se libère de la relation immédiate à la nature, et affirme sa liberté. Pourquoi le travail est-il une notion si essentielle, une notion sur laquelle on doit réfléchir si on veut répondre à la question « qu'est-ce que l'homme ? » Tout simplement parce que c'est en se mettant à travailler que l'homme a assumé sa nature d'être conscient. C'est par le travail qu'il affirme sa puissance dans la nature.

1./ par le travail l'homme construit le monde...

Regardez autour de vous. Regardez votre monde. Tout autour de l'être humain, où est passée la nature ? Entre lui et la nature, l'homme a interposé une multitudes de techniques, d'objets qu'il a produits lui-même. Notre alimentation, nos déplacements, nos communications, toute notre vie est prise dans le réseau des objets techniques que nous avons fabriqués. Chaque semaine, dans le Journal de L'Ile de la Réunion, on trouve un cahier montrant de vieilles photos de la Réunion. Comme elles paraissent loin de nous. Quel contraste avec la Réunion d'aujourd'hui, avec ce monde de routes, de câbles, de béton, de ponts suspendus au-dessus de ravines vertigineuses. Pour pouvoir constater combien ce monde est notre création, montez la nuit sur la route de la Montagne, arrêtez-vous au site des 3 Bancs. Et voyez Saint Denis et Sainte Marie, grandes pieuvres luminescentes lançant leurs tentacules à l'assaut des montagnes.

Ainsi la principale différence qu'il y a entre les tribus primitives et notre civilisation, c'est que nous avons compris que la nature n'est pas une déesse, c'est un ensemble de forces que nous devons soumettre et utiliser, par l'alliance des progrès des sciences et des techniques, les **techno-sciences**.

2./ ... mais en faisant cela, l'homme se transforme aussi lui-même :

Il change aussi du même coup sa propre nature intérieure, ce que vous êtes, vous comme moi, dépend du monde dans lequel nous vivons. Homo sapiens n'est pas un être naturel, c'est un **être culturel**. Et nous découvrons ici que le travail est une des bases de la **culture**. Dans notre culture se trouve condensé tout ce que les générations précédentes ont appris par leur travail, tout ce qu'elles nous ont transmis. C'est donc avec le travail que l'histoire humaine commence. L'histoire de nos outils, c'est aussi l'histoire de notre espèce.

Nous sommes en train d'affirmer quelque chose qui est à la fois formidable et terrifiant, et il est important que vous le compreniez avant de continuer : l'homme est un animal fascinant, parce qu'il est capable de transformer la nature. Et à mesure qu'il transforme la nature, l'homme se transforme lui-même. Ainsi l'homme est le seul animal qui ait une **histoire**, alors que les animaux tournent en cercle autour de leur instinct.

Peut être n'êtes-vous pas encore convaincu par cette puissance surnaturelle de la technique. Alors tournez-vous vers le futur : nous savons d'ores et déjà que l'homme va changer, parce qu'il va

intégrer de la technologie à **l'intérieur de son corps**. Cela a déjà commencé, nous l'avons dit plus haut (ex : le pace maker, les prothèses, de hanche, de genou, les appareils amplificateurs pour la surdité). Le temps viendra où notre cerveau verra ses capacités augmentées par l'ajout de machines électroniques. (voir sur ce point le film Existenz de D. Cronenberg).

Fin de la première partie

II./ l'injustice de l'exploitation de l'homme par l'homme

La conclusion de notre première partie doit être remise en cause lorsqu'on replace le travail dans son contexte social. Vue de très haut, l'humanité au travail semble être engagée dans une voie de libération vis à vis des nécessités naturelles, une voie d'apprentissage, de développement, de conquête. Mais si on veut bien descendre au niveau de la société, on verra que ce progrès des sciences et des arts ne bénéficie pas à tous, loin de là.

Nous avons déjà abordé la question de l'exploitation de l'homme par l'homme en parlant d'Aristote. Mais pour lui il n'y a pas de problème fondamental. Il est conforme à la nature, selon lui, que certains hommes se consacrent à la *praxis* pendant que le plus grand nombre, incapable de se gouverner lui-même, se consacre à la *poïesis*. Il est selon lui conforme à la nature que l'homme domine la femme, et que parmi les hommes, les plus excellents, capables de penser par eux-mêmes, gouvernent la masse inculte et peu intelligente du peuple.

Dans notre deuxième partie nous allons aborder, avec Rousseau, Godelier, et Marx, la question de l'origine de cette exploitation de l'homme par l'homme, et la question de sa justification.

A) Rousseau : l'origines et les fondements de l'inégalité parmi les hommes

L'être humain, selon Rousseau, n'est naturellement fait ni pour le travail, ni pour le progrès technique. Il y a quelque chose de tragique, selon lui, dans le destin de notre espèce, qui est sorti d'un état de nature paisible où la vie était simple, innocente, et tranquille, pour entrer dans l'histoire, par le développement des sciences et des techniques. Pourquoi s'agit-il selon lui d'une tragédie ?

1- l'amour de soi écrasé sous l'amour propre

Lire les textes : [Rousseau - le progrès technique n'est pas un progrès pour l'humanité](#)
[Rousseau - amour propre et amour de soi](#)

Tout d'abord les êtres humains se corrompent parce que le progrès technique, en facilitant leur vie, les amollit (texte 1). Mais ce n'est pas tout. En eux **l'amour de soi**, inné et naturel, est peu à peu recouvert par **l'amour propre**, acquis et artificiel (texte 2). L'être humain, qui vivait simplement pour lui-même et la satisfaction de ses besoins, se met à vivre pour sa réputation, la fierté qu'il a de s'élever au dessus des autres. Cela fait naître en lui des **désirs** qui n'ont plus grand-chose à voir avec les besoins naturels. Tous ces désirs vont dans le même sens : le goût du **luxé** et de **l'ostentation**. Ainsi mon bonheur trouve sa source dans l'abaissement et donc le malheur des autres.

Il y a là une double **aliénation**. L'aliénation de l'exploité, bien, sur, qui voit sa vie enchaînée à la réalisation des désirs des plus puissants que lui. Mais aussi l'aliénation de l'exploiteur, qui en poursuivant le luxe et en se laissant ainsi gouverner par son amour propre, s'éloigne de sa nature, s'enfonce dans le vice, se pervertit.

2- l'exploitation de l'homme par l'homme

Lire le texte : [Rousseau - la naissance de l'exploitation](#)

L'être humain se met donc à prendre plaisir à s'approprier de plus en plus de choses. Cette généralisation de la **propriété privée** va pousser un peu plus les hommes les uns contre les autres. Une nouvelle étape est franchie avec l'appropriation du travail d'autrui, et même de la personne d'autrui : c'est l'esclavage. Le travail prend une nouvelle valeur à partir du moment où je peux exploiter le travail de mes semblables, et ainsi soumettre d'autres hommes à mon bon plaisir.

Avant cela, chacun travaillait simplement pour lui-même, et il trouvait donc dans sa propre

paresse et sa propre fatigue la limite de tous ses désirs de luxe et de richesse. Mais à partir du moment où le travail dont je jouis n'est plus nécessairement basé sur mon effort propre, il n'y a plus de limite matérielle définie à mes désirs.

Selon Rousseau l'exploitation de l'homme par l'homme est la plus grande injustice, car elle est un crime continué contre l'humanité dont l'esclavage n'est que la forme la plus criante.

B) les leçons de l'ethnologie : Godelier et l'origine de la domination sociale

Cette partie du cours n'est pas publiée car elle correspond au travail que vous devez me rendre.

C) Marx : la lutte des classes et l'aliénation de l'homme

Lire le texte : [Marx - la lutte des classes](#)

Marx va construire toute une théorie sociologique de l'exploitation de l'homme par l'homme à travers l'histoire et il affirme ceci : l'exploitation de l'homme par l'homme prend la forme historique d'une **lutte des classes** (texte 1). D'un côté la classe des propriétaires des moyens de production, et de l'autre la classe de ceux qui subissent l'exploitation de la classe des propriétaires, et sont ravalés au rang de simple instrument. Cette lutte des classes est selon Marx le grand moteur de l'histoire humaine.

N'était-ce pas Marx qui affirmait au contraire que par le travail l'homme s'affirme comme un être générique, un être qui se crée lui-même ? Marx affirme que le travail est potentiellement cela, mais cette nature libératrice et auto-affirmatrice du travail est occultée par la manière dont il se manifeste dans l'histoire : sous la forme du travail exploité.

Or cette exploitation est aussi une **aliénation** de l'homme. C'est à dire qu'en travaillant, au lieu de s'accomplir, l'homme se perd. En effet,

1. L'ouvrier ne jouira jamais du fruit de son travail parce qu'il produit des objets qui ne sont pas faits pour lui.
2. Son temps de travail est un temps contraint, qui lui échappe, et dont il voudrait être libéré, parce que son activité est commandé par un système de production où il est une simple variable d'ajustement.
3. Son salaire lui permet à peine de subvenir à ses besoins.
4. Son activité fatigue son corps et son esprit.

Du point de vue de l'ouvrier, rien n'a été gagné pour l'homme, dans le passage de l'état de nature à l'état de civilisation.

Lire le texte : [Marx - le travail aliéné](#)

Dans le même temps, l'humanité vit bel et bien. Elle jouit des fruits de la production, elle jouit des sciences et des arts, mais cette humanité, c'est seulement la minorité des dominants, propriétaires des moyens de production.

Conclusion :

L'être humain est-il fait pour le travail ? Longtemps chasseur cueilleur, il n'a pas eu besoin de produire et de transformer la nature pour vivre. Mais tout cela a irrémédiablement changé, avec la révolution cognitive, d'abord, qui a fait de lui un être pensant et fabricant d'outil, et avec la révolution agricole ensuite par laquelle il est devenu le producteur non seulement de ses aliments, mais aussi du monde tout entier dans lequel il évolue. Il y a donc dans le travail humain une

affirmation tout à fait fascinante de la liberté humaine. L'homme, en transformant le monde, se transforme lui-même.

Mais sur ce chemin de transformation, Rousseau et Marx nous montrent que les sociétés humaines découvrent aussi l'injustice, sous la forme de l'exploitation de l'homme par l'homme. Le penchant animal à l'égoïsme dont parlait Kant prend une forme monstrueuse et dévoratrice à partir du moment où il peut se nourrir de la soumission et de l'exploitation d'autres êtres humains. Avilissement, servitude, assujettissement deviennent les mots clefs de l'histoire humaine.

Nous avons mesuré ici les dégâts provoqués par la coexistence en l'être humain du penchant à l'égoïsme et du développement de l'intelligence. Nous avons précédemment montré que la morale ne pouvait être la solution, parce que les êtres humains sont trop faibles pour se vouer tout entier à leur dimension morale.

Alors, quelle solution pour établir la justice, et surmonter l'inévitable division entre riches et pauvres, exploitateurs et exploités ? Ne devons nous pas attendre de l'**État**, du pouvoir politique, qu'il encadre les activités humaines et, en les soumettant à la loi commune, mette fin à l'injustice de l'exploitation en incluant tous les êtres humains dont il a la charge dans une seule et même communauté politique de citoyens ?

Ce sera l'objet du cours 6.

Les textes

Platon : le mythe de Prométhée

C'était le temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celles-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre avec un mélange de terre et de feu et de toutes les substances qui se peuvent combiner avec le feu et la terre. Au moment de les produire à la lumière, les dieux ordonnèrent à Prométhée et à Epiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues. Epiméthée demanda à Prométhée de lui laisser le soin de faire lui-même la distribution: " Quand elle sera faite, dit-il, tu inspecteras mon œuvre." La permission accordée, il se met au travail.

Dans cette distribution, ils donnent aux uns la force sans la vitesse ; aux plus faibles, il attribue le privilège de la rapidité; à certains il accorde des armes; pour ceux dont la nature est désarmée, il invente quelque autre qualité qui puisse assurer leur salut. A ceux qu'il revêt de petitesse, il attribue la fuite ailée ou l'habitation souterraine. Ceux qu'il grandit en taille, il les sauve par là même. Bref, entre toutes les qualités, il maintient un équilibre. En ces diverses inventions, il se préoccupait d'empêcher aucune race de disparaître.

Après qu'il les eut prémunis suffisamment contre les destructions réciproques, il s'occupa de les défendre contre les intempéries qui viennent de Zeus, les revêtant de poils touffus et de peaux épaisses, abris contre le froid, abris aussi contre la chaleur, et en outre, quand ils iraient dormir, couvertures naturelles et propres à chacun. Il chaussa les uns de sabots, les autres de cuirs massifs et vides de sang. Ensuite, il s'occupa de procurer à chacun une nourriture distincte, aux uns les herbes de la terre, aux autres les fruits des arbres, aux autres leurs racines; à quelques-uns il attribua pour aliment la chair des autres. A ceux-là, il donna une postérité peu nombreuse; leurs victimes eurent en partage la fécondité, salut de leur espèce.

Or Epiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras, survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière.

Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu, - car, sans le feu il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service, - puis, cela fait, il en fit présent à l'homme.

C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie, mais la politique lui échappa: celle-ci en effet était auprès de Zeus; or Prométhée n'avait plus le temps de pénétrer dans l'acropole qui est la demeure de Zeus: en outre il y avait aux portes de Zeus des sentinelles redoutables. Mais il put pénétrer sans être vu dans l'atelier où Héphaïstos et Athéna pratiquaient ensemble les arts qu'ils aiment, si bien qu'ayant volé à la fois les arts du feu qui appartiennent à Héphaïstos et les autres qui appartiennent à Athéna, il put les donner à l'homme. C'est ainsi que l'homme se trouve avoir en sa possession toutes les ressources nécessaires à la vie, et que Prométhée, par la suite, fut, dit-on, accusé de vol ».

PLATON

Aristote : l'esclave par nature, voué à la production

Ceux-là sont par nature esclaves pour qui il est préférable de subir l'autorité d'un maître, si l'on en croit les exemples que nous avons cités plus haut. Est, en effet, esclave par nature celui qui est apte à être la chose d'un autre (et c'est pourquoi il l'est en fait), et qui a la raison en partage dans la mesure seulement où elle est impliquée dans la sensation, mais sans la posséder pleinement ; car les animaux autres que l'homme ne sont même pas capables de participer à cette forme sensitive de la raison, mais ils obéissent passivement à leurs impressions. Et effectivement l'usage que nous faisons des esclaves ne s'écarte que peu de l'usage que nous faisons des animaux : le secours que nous attendons de la force corporelle pour la satisfaction de nos besoins indispensables provient indifféremment des uns et des autres, aussi bien des esclaves que des animaux domestiques. La nature tend assurément aussi à faire les corps d'esclaves différents de ceux des hommes libres, accordant aux uns la vigueur requise pour les gros travaux, et donnant aux autres la station droite et les rendant impropres aux besognes de ce genre, mais utilement adaptés à la vie de citoyen (qui se partage elle-même entre les occupations de la guerre et celles de la paix) ; pourtant le contraire arrive fréquemment aussi : des esclaves ont des corps d'hommes libres, et des hommes libres des âmes d'esclaves. Une chose, du moins, est claire : si les hommes libres, à s'en tenir à la seule beauté corporelle, l'emportaient sur les autres aussi indiscutablement que les statues des dieux, tout le monde admettrait que ceux qui leur sont inférieurs

méritent d'être leurs esclaves. Et si cela est vrai du corps bien plus justement encore pareille distinction doit-elle s'appliquer à l'âme ; seulement il n'est pas aussi facile de constater la beauté de l'âme que celle du corps.

Il est donc manifeste qu'il y a des cas où par nature certains hommes sont libres et d'autres esclaves, et que pour ces derniers demeurer dans l'esclavage est à la fois bienfaisant et juste.

Aristote, Politique, Livre 1

Marx : la différence entre travail humain et travail animal

Une araignée accomplit des opérations qui ressemblent à celles du tisserand; une abeille, par la construction de ses cellules de cire, étonne plus d'un architecte. Mais ce qui distingue d'abord le plus mauvais architecte et l'abeille la plus habile, c'est que le premier a construit la cellule dans sa tête avant de la réaliser dans la cire. A la fin du travail humain se produit un résultat qui, dès le commencement, existait déjà dans la représentation du travailleur, d'une manière idéale, par conséquent.

MARX

Bergson : l'être humain, homo faber plutôt qu'homo sapiens

« A quelle date faisons-nous remonter l'apparition de l'homme sur la terre ? Au temps où se fabriquèrent les premières armes, les premiers outils. En ce qui concerne l'intelligence humaine, on n'a pas assez remarqué que l'invention technique a d'abord été sa démarche essentielle. Aujourd'hui encore notre vie sociale gravite autour de la fabrication et de l'utilisation d'instruments artificiels. Les inventions qui jalonnent la route du progrès en ont aussi tracé la direction.

Dans des milliers d'années, quand le recul du passé n'en laissera plus apercevoir que les grandes lignes, nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore ; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée ; elle servira à définir un âge.

Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber*. En définitive, *l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils et, d'en varier indéfiniment la fabrication.*

Bergson

Rousseau : le progrès technique affaiblit l'homme naturel (texte 1)

À mesure que le genre humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hivers longs et rudes, des étés brûlants, qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer et des rivières, ils inventèrent la ligne et l'hameçon, et devinrent chasseurs et guerriers. Dans les pays froids, ils se couvrirent des peaux de bêtes qu'ils avaient tuées.

Dans ce nouvel état, avec une vie simple et solitaire, des besoins très bornés, et les instruments qu'ils avaient inventés pour y pourvoir, les hommes jouissant d'un fort grand loisir l'employèrent à se procurer toutes sortes de commodités inconnues à leurs pères ; et ce fut là le premier joug qu'ils s'imposèrent sans y songer, et la première source de maux qu'ils préparèrent à leurs descendants ; car outre qu'ils continuèrent ainsi à s'amollir le corps et l'esprit, ces commodités ayant par habitude perdu presque tout leur agrément, et étant en même temps dégénérées en de vrais besoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder.

Jean Jacques Rousseau

Rousseau : l'amour propre et l'amour de soi (texte 2)

« L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne saurait l'être, parce que

ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi, ce qui rend l'homme essentiellement bon est d'avoir peu de besoins et de peu se comparer aux autres ; ce qui le rend essentiellement méchant est d'avoir beaucoup de besoins et de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfants et des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls, ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations, et c'est en ceci surtout que les dangers de la société nous rendent les soins plus indispensables pour prévenir dans le coeur humain la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins. »

Jean-Jacques Rousseau

Rousseau : division du travail et naissance de l'exploitation (texte 3)

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique, en un mot tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature, et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

Jean Jacques Rousseau

Marx : la lutte des classes (texte 1)

L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de luttes de classes.

Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot: oppresseurs et opprimés, se sont trouvés en constante opposition; ils ont mené une lutte sans répit, tantôt cachée, tantôt ouverte, une guerre qui à chaque fois finissait soit par une transformation révolutionnaire de la société toute entière, soit par la ruine commune des classes en lutte.

Aux époques historiques anciennes, nous trouvons presque partout une organisation complète de la société en ordres distincts, une hiérarchie variée de positions sociales. Dans la Rome antique, nous avons des patriciens, des chevaliers, des plébéiens, des esclaves; au Moyen Age, des seigneurs, des vassaux, des maîtres de guilde, des compagnons, des serfs; et dans presque chacune de ces classes, de nouvelles divisions hiérarchiques.

La société bourgeoise moderne, qui est issue des ruines de la société féodale, n'a pas surmonté les antagonismes de classes. Elle a mis seulement en place des classes nouvelles, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles formes de lutte à la place des anciennes.

Marx

Marx : en quoi consiste l'aliénation du travail ? (texte 2)

D'abord dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans ce travail, celui-ci ne s'affirme pas, mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail, et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire,

mais contraint; c'est du travail forcé. Il n'est pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fuit comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre qu'il ne lui appartient pas lui-même mais appartient à un autre... l'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

Marx, Manuscrits de 1844